
Cours 1 : pourquoi enseigne-t-on la philosophie dans la République Française ?

Notions abordées dans ce cours : la **nature** / la **conscience** / la **culture** / le langage / la **raison** / la **liberté** / **l'État** / la vérité (en rouge les notions qui ont été définies dans ce cours)

distinctions conceptuelles : **médiat** / **immédiat** ; **absolu** / **relatif** ; **origine** / **fondement** ; **contingent** / **nécessaire** ; **croire** / **savoir** ; **en acte** / **en puissance** (en vert les concepts qui ont fait l'objet d'une définition précise)

Tout ce premier cours commence par une interrogation générale qui devrait être celle de tout être humain qu'on a placé à l'école depuis un certain temps : pourquoi on m'enseigne ce que l'on m'enseigne ?

Le cours de philosophie se prête particulièrement à cette interrogation, car il s'agit d'une matière nouvelle pour la plupart d'entre vous. Nous allons y répondre dans ce cours, mais en faisant un petit détour par une présentation générale de ce qu'est un être humain, de la spécificité de notre espèce dans la nature. On découvrira ainsi que

- l'être humain n'est pas un animal comme les autres, car il est doué de la parole, une aptitude qui l'amène à développer une nouvelle dimension de la conscience : la **conscience symbolique**.
- dès lors il ne vit plus seulement à l'intérieur d'une **nature** qui s'impose à lui, mais à l'intérieur d'un **monde** qu'il met lui-même en forme.
- cependant cette activité d'édification du monde humain n'est pas une activité dont chaque être humain a conscience individuellement. Le monde qui est le sien, l'être humain le reçoit d'une culture, d'une tradition qui s'impose à lui.
- la philosophie est née à partir du moment où un être humain s'est mis à questionner le sens et les valeurs de la culture dans laquelle il avait jusque là vécu sans recul. La conscience symbolique humaine a, à ce moment là, commencé à prendre conscience d'elle-même.
- mais cela ne s'est pas déroulé sans heurt. « malheur à qui par le scandale arrive ». L'exemple de Socrate nous montrera que cette libération de la pensée individuelle est source de conflits.
- La république française est l'un des fruits de cette évolution de la pensée humaine : dans notre pays, vous êtes appelés non pas d'abord à incarner un modèle social prédéfini par les générations anciennes, mais à participer à un jeu politique général dans lequel toutes les personnes majeures de ce pays doivent définir

- ensemble le cadre général qu'elles veulent donner à leur vie commune
- individuellement l'orientation qu'elles veulent donner à leur existence particulière.

Ainsi, cette année de philosophie en terminale n'est pas d'abord une introduction aux grandes pensées philosophiques. C'est avant tout une initiation à la puissance et la profondeur de votre faculté de pensée, à votre nature d'être pensant.

Voilà pour le résumé du chemin que nous parcourrons dans cette introduction.

1./ Le propre de l'homme : la conscience symbolique

A) Les animaux parlent-ils ?

[TXT : Descartes Lettre au Marquis de Newcastle](#)

Le texte de Descartes nous invite à réfléchir sur la spécificité de l'être humain dans la nature. Cette spécificité est simple à définir selon lui : nous pensons, alors que les animaux ne

pensent pas. La preuve ? Les signes que nous émettons par la bouche ou par les gestes (sourds et muets) portent une **signification** sans commune mesure avec celle de la communication que certains animaux peuvent avoir entre eux : alors que ceux-ci se contentent toujours d'exprimer un état de leur **corps** (ce que Descartes appelle « *les passions* ») les êtres humains, par leurs paroles sont capable de transmettre des messages dont le sens peut être totalement détaché du corps. Ainsi dire

- « Louis XIV a construit le château qui se situe à Versailles, dans le Sud de la région parisienne »

- « la somme de 4 et de 5 est 9, et ce nombre 9 est le carré du nombre 3.

c'est prononcer des phrases qui n'ont strictement aucun rapport avec notre corps biologique et sa situation présente. L'objet « *Louis XIV* » fait référence à un temps qui n'a pas de sens pour ma vie biologique. « *Versailles* » renvoie à un ailleurs si éloigné du corps qu'il n'a aucune valeur pour lui. Quant aux mathématiques du deuxième exemple, elles énoncent un langage abstrait qui ne décrit aucune réalité de la nature. (avez vous déjà croisé un carré, ou une racine carrée?).

Au contraire, la communication animale est beaucoup moins étrange. Elle s'ancre toujours dans une situation biologique, s'inscrit ici et maintenant dans un corps et ses besoins. L'exemple du langage des abeilles étudiées par Karl Von Frisch le montre clairement. Voilà des animaux minuscules capables d'échanger des informations d'une précision remarquable : en décrivant dans la ruche des 8 inclinés dans une certaine direction tout en faisant vrombir ses ailes avec un certain degré d'intensité, l'ouvrière exploratrice fait passer à ses congénères le message suivant : « il y a dans telle direction une source de nourriture dont voici mon estimation de la quantité ». Que de si minuscules êtres soient capables d'une telle capacité de communication ne laisse pas de nous étonner. Et cependant, même dans ce cas l'animal, si précis qu'il soit, ne communique jamais qu'à propos de la situation naturelle, et de la survie biologique.

B) la dimension symbolique de la conscience humaine

[TXT de Waal - cognition animale](#)

Descartes a-t-il pour autant raison d'affirmer que l'animal ne pense pas, qu'il n'est qu'une machine biologique, que tout son comportement est mécanique, instinctif ? Les progrès de la science apportent une réponse précise à ces questions. Il est en réalité impossible d'affirmer que les animaux sont privés de conscience. Au contraire on constate que certains animaux sont clairement capables d'intelligence. Ainsi le corbeau de nouvelle Calédonie est-il capable de résoudre des problèmes dans sa recherche de nourriture, le Chimpanzé a une intelligence sociale qui lui permet de construire des stratégies grâce auquel, dominé, il peut échapper en partie à la pression qu'exercent sur lui les congénères d'un rang supérieur.

Donc distinguer l'humain comme seul être pensant est incorrect et caricatural. Mais même un primatologue comme Franz de Waal reconnaît que l'être humain a bien une spécificité, une caractéristique unique, qu'on ne retrouve chez aucune autre espèce animale : la **parole**, ou capacité d'utiliser un langage symbolique, une langue.

On peut donc distinguer chez les êtres vivants, trois niveaux de **CONSCIENCE** dont le dernier n'appartient qu'aux être humains :

1. La conscience sensible et sensitive : capacité d'un corps biologique à recevoir des informations du milieu extérieur, à traiter ces informations et à y réagir.
2. la conscience réfléchie : capacité d'un traitement plus complexe de l'information reçue. En effet lorsqu'il n'a que la conscience sensible, l'animal réagit selon un schéma préétabli par sa **nature** (l'instinct). Avec la réflexion, l'animal devient capable d'**invention**, il peut mettre au point des stratégies et solutions nouvelles.
3. la conscience symbolique. Le propre de l'homme c'est le **LANGAGE**.

La conscience symbolique est la capacité de manipuler non plus seulement des informations sensibles, mais des informations symboliques. De quoi s'agit-il ? De tous les mots qui composent

n'importe quelle langue humaine par exemple. Ainsi « arbre », « bois », « fruit », quoiqu'ils nous semblent au premier abord faire signe vers des réalités concrètes, sont en fait des signes abstraits, généraux. Mais la symbolisation ne s'arrête pas à la généralisation. Elle est aussi la capacité de penser au-delà du champ strictement biologique.

- en s'ouvrant au passé et au futur (« *distensio animi* » - Augustin -, déploiement de l'âme, l'esprit est capable de s'ouvrir au passé et au futur).

- en ayant pour objet de pensée des êtres non naturels (par exemple « Dieu », « l'Etat », la « frontière », la « justice »).

corps / esprit ; nécessité / contingence / possibilité

Un être vivant doué de conscience symbolique est un être qui ne vit plus seulement la vie du **corps**, mais s'ouvre à une autre dimension de l'existence, dimension inconnue des autres animaux, la dimension de l'**esprit**. La vie du corps est dominée par la pression des nécessités naturelles. La vie ne peut pas être autrement qu'elle est, la marge d'adaptation de l'animal est réelle, mais elle est étroite. L'être humain, au contraire, du fait de l'ouverture de la conscience symbolique, est **ouvert au champ des possibles**. C'est la créativité de l'esprit qui ouvre ce champ.

La **nécessité** définit pour être le fait de ne pas pouvoir être autrement qu'il est parce qu'il est nécessairement déterminé par des causes qui le précède.

La **contingence** est le fait qu'une chose arrive de façon non déterminée, fortuite. Il était possible qu'elle n'arrive pas.

conclusion : tableau récapitulatif – puissance du **LANGAGE**

[TXT Benvéniste - langage humain et communication des abeilles](#)

<i>Certes, les animaux communiquent...</i>	<i>... mais seuls les hommes parlent.</i>
<p>L'animal a pour toute expérience du réel celle de son milieu naturel. La nature hors de lui se présente comme un lieu dans lequel satisfaire ses besoins et se garantir contre les dangers.</p> <p>Les sons et signaux visuels sont tous, toujours, en rapport avec ce qui se déroule ici et maintenant, et ils pointent toujours en direction d'un besoin du corps.</p> <p>c'est ce qu'on appelle la conscience immédiate.</p> <p>Bien sur beaucoup d'animaux sont capables, tout de même, de prendre le temps de réfléchir à des problèmes, et de les résoudre. Mais leur conscience réfléchie n'en reste pas moins prisonnière de ce qu'il se passe ici et maintenant.</p> <p>c'est à dire que...</p>	<p>L'être humain, en utilisant des mots et en faisant des phrases, dépasse pour toujours les limites de ce qui se déroule ici et maintenant. En s'appuyant sur les mots, la pensée s'affranchit des limites naturelles, et devient capable d'une dilatation prodigieuse qui lui permet de se construire une représentation du monde.</p> <p>L'être humain est le seul animal qui a atteint le niveau de la conscience symbolique : si notre pensée est si riche, si ouverte, si profonde, c'est grâce à cette faculté de symboliser.</p>
<i>En l'animal, c'est toujours un corps qui communique...</i>	<i>... alors que par la parole l'humain manifeste, au-delà du corps, « la spiritualité de leur âme » (Rousseau)</i>
<p>1) cette communication est limitée au milieu extérieur</p> <p>Chez l'animal la communication se fait sur ce</p>	<p>1) la parole s'occupe de penser le monde</p> <p>chez l'humain la conscience n'est plus directement sous la dépendance de la sensibilité.</p>

<p>que le corps ressent. Tous les cris et les gestes renvoie à la vie du corps. Le réel n'est donc aperçu que dans son immédiateté.</p> <p>2) Cette communication est motivée par l'état du milieu intérieur. l'animal communique en fonction de ce qu'il ressent dans le moment présent. Il est incapable de manifester sa volonté hors du cadre strict de ce qu'il se passe ici et maintenant.</p> <p>Conclusion : la conscience n'est ici qu'un moyen d'agir et de répondre aux nécessités du milieu intérieur, elle est donc, comme le dit Nietzsche, un instrument, une adaptation développée par le corps pour des raisons de meilleure survie.</p> <p>CCL La volonté de l'animal c'est la volonté du corps.</p>	<p>Elle s'autonomise et pense... toute seule. Car elle ne pense plus seulement au milieu extérieur qui environne le corps, mais dépasse cette limite pour penser le monde. Le début et la fin de l'espace et du temps. Nous sommes habités par l'infini</p> <p>2) Par ailleurs, la volonté de l'être humain n'est plus dépendante du seul corps biologique. Un être humain peut décider de mourir... pour des idées. Donc si je ne suis plus seulement mon corps, l'homme s'ouvre à la question</p> <p style="text-align: center;">qui suis-je ?</p> <p>CCL : la volonté d'un être humain est une volonté affranchie des limites du corps.</p>
---	---

2./ Les pouvoirs de la parole humaine

A) Un pouvoir qui échappe à l'individu

1- l'institution imaginaire de la société

TXT Castoriadis - puissance instituante du langage humain

TXT : Clastres, l'éclipse de Lune pour les Guayakis, Chronique des Indiens Guayakis

Nous entrons ici dans le détail de la façon dont la conscience symbolique humaine se déploie. Notre univers symbolique se constitue suivant 3 lignes de développement :

1. les **représentations** : rien de ce que je crois voir immédiatement ne se présente simplement à moi. Tout ce que je crois voir avec les yeux du corps, je le vois avec les yeux de l'esprit.

Prenons un exemple: celui de l'éclipse de Lune. Nous croyons voir la Terre s'interposant entre la lune et le soleil. Or tout ce que nos yeux enregistrent c'est une disparition inhabituelle de l'astre. Son explication est en fait une interprétation, une construction mentale invisible pour nos yeux, qui existe non parce qu'elle est vue, mais parce qu'elle est pensée. Ainsi les Guayakis sont terrifiés par l'éclipse parce qu'ils sont persuadés d'y voir l'attaque d'un démon cosmique, le « *grand jaguar bleu* ». De même nous, nous sommes persuadés qu'il y a là une simple conjonction d'astres. De même ? Et bien oui, il y a un point commun. Comme les Guayakis nous serions bien incapables à titre individuel de rendre raison de notre interprétation. Nous croyons qu'elle est vraie parce que nous nous fions à ce que nous ont dit nos aînés.

2. Les **valeurs** : qu'est-ce qui est bien ou mal, qu'est-ce qui est juste ou injuste ? Voilà des termes inconnus dans la nature. Le mouvement du gorille qui écrase la tête d'un petit en le projetant contre une pierre n'est ni juste ni injuste, il est une impulsion de sa nature contre laquelle il ne peut rien. L'être humain seul est capable d'interroger le sens de ses actions, de passer ses actions au crible de **l'autorisé, permis** et de **l'interdit, prohibé**.
3. les **affects** : ainsi alors que tous les hommes sont faits de la même nature, il y a autant de types humains qu'il y a de cultures humaines. Notre humanité ne varie pas par nature, mais par la médiation symbolique de la culture. Les émotions et sentiments qui nous parcourent s'éveillent et se déploient non pas de façon naturelle, mais en fonction d'un cadre culturel

donné. Le rapport au courage, à la foi, à l'amour, est radicalement différent suivant que vous êtes un Guayakis, un Spartiate de l'Antiquité, ou un(e) jeune réunionnais(e).

En conclusion notre réalité est fondamentalement une **construction imaginaire**. Elle n'est pas immédiatement réelle. Elle est une production mentale que nous déclarons réelle parce que nous l'instituons comme telle.

2- l'exemple de la distinction entre hommes et femmes chez les Baruyas

[TXT Godelier - l'exemple de la culture Baruya](#)

L'une des meilleurs manières de démontrer que notre rapport au réel n'est pas immédiat mais médiatisé par des représentations, valeurs, et affects socialement déterminés est de continuer à prendre des exemples ethnologiques éloignés de notre propre culture, et qui, par leur apparente bizarrerie, nous permettrons de prendre conscience de l'étrangeté de notre propre rapport au monde.

Analyse de cette distinction. On voit bien comment l'**imaginaire** constitue le réel dans la conscience symbolique humaine.

Absolu / relatif

Cet exemple nous permet de découvrir que lorsqu'on vit dans une société gouvernée par les traditions ancestrales on est incapable d'avoir conscience que ce que l'on pense, notre conception du vrai, du juste, du bien et du beau, est **relative** à notre groupe social. On a au contraire tendance à penser que ce que l'on pense est **absolument** vrai. Cette tendance à ériger les valeurs et croyance de son groupe social en absolu culmine dans l'ethnocentrisme : tendance à percevoir son groupe social comme le sommet de l'humanité et les humains qui le composent comme les seuls êtres humains véritables. Il peut prendre la forme de la xénophobie, du racisme, du machisme, etc.

3- qu'est-ce que la CULTURE

La culture définit donc l'ensemble des traditions transmises de générations en générations. Nous recevons de nos parents deux transmissions : une hérédité biologique, contenue dans le spermatozoïde et l'ovule, et un héritage culturel, qui passera en nous par l'intermédiaire des signes que nos parents et notre entourage produiront. La culture renvoie donc à l'ensemble de nos croyances, connaissances, techniques, usages, rites, mœurs.

Par la culture, notre conscience symbolique se structure et devient capable d'une triple activité de représentation : je me représente ce que je suis, je me représente ce que sont les autres, et je me représente ce qu'est le monde. Cette notion de **monde** est tout à fait essentielle.

Médiation / immédiateté

On peut donc dire que l'être humain sort de l'immédiateté naturelle. Son rapport au réel n'est plus simple, immédiat, incarné dans un corps biologique qui ne doit penser qu'à sa survie. Il est maintenant médiatisé, passé au filtre d'une culture qui l'organise et l'approfondit.

B) la révolution socratique ou la libération de la parole individuelle

Dès lors une nouvelle question se pose : celle de la **liberté**. En effet il y a chez tout être humain un paradoxe : je ne suis plus, moi l'humain, un simple être naturel voué à une existence déjà toute tracée par mon patrimoine génétique. Je suis en ce sens un **esprit libre**. Mais dans le même temps, cet esprit ne se développe que par la médiation d'une **culture** qui m'impose une préconception générale et très précise des représentations, des valeurs et des affects.

L'un des hommes qui a marqué l'histoire humaine en dévoilant ce paradoxe est **Socrate l'athénien**.

TXT OEUVRE SUIVIE, Platon, [Apologie de Socrate](#)

1- résumé de l'histoire du procès de socrate

Ici vous avez à faire une première lecture de l'oeuvre que nous allons étudier cette année, et sur laquelle nous allons revenir : l'Apologie de Socrate écrite par Platon, dont voici une version audio que vous avez eu une semaine pour écouter en entier (1h15).

Comme vous avez eu à faire ce travail, vous ne trouverez pas ce résumé dans ce cours, mais en correction, dans un autre document.

2 – la révolution socratique, une étape clé de l'histoire de l'humanité

Avec Socrate apparaît, à l'intérieur d'Athènes, un nouvel usage de la parole, que Castoriadis appelle l'**autonomie de la pensée**. Dans la dynamique culturelle traditionnelle, la pensée est **hétéronome**. Ça pense en moi, ça régule en moi, mais ce n'est pas moi qui pense, pas moi qui m'occupe de la définition des règles). Socrate veut au contraire apprendre à penser par lui-même, il veut que sa conscience symbolique accède à l'**autonomie** = la prise de conscience de l'être humain qu'il est lui-même esprit structurant, que cet esprit ne vient pas du fond des âges, mais est agissant en lui. Mais comment faire cela ?

Croire / savoir et l'idée **d'analyse**

- d'abord par un processus de **questionnement** et d'**analyse** de nos propres pensées par lequel on va se demander si nos pensées sont **fondées en raison** ou pas. « *Je ne sais qu'une chose, c'est que je ne sais rien* ». cette parole de Socrate signifie non pas que Socrate est un ignorant imbécile, mais que Socrate a été capable de s'interroger sur ses pensées, ses jugements et de se demander si ces jugements sont bien du **savoir** ou relèvent en fait seulement de **croyances**.

Socrate, en déambulant dans les rues d'Athènes et en interpellant ses concitoyens ne vient donc pas d'abord leur faire la leçon, et leur dire où est le savoir. Il n'est pas d'abord un professeur, il est avant tout un initiateur. Il se dit lui-même « accoucheur ». Il ne fait pas naître le corps de l'homme, comme sa mère, qui était sage femme. Il veut faire naître l'homme en esprit, c'est-à-dire l'amener à prendre conscience qu'il est un animal pensant, et que cette pensée ne doit pas rester hétéronome, déterminée par la culture, la tradition, l'héritage reçu, mais devenir autonome, en apprenant à penser par lui-même. C'est le sens du nom donné à la méthode de dialogue de Socrate, la maïeutique.

absolu / relatif
origine / fondement

Il veut donc initier l'homme à la dimension **rationnelle** de son propre esprit. La **RAISON** est selon lui la forme la plus haute de la pensée. Raisonner c'est chercher à **fonder** nos pensées sur une construction logique solide, et non pas sur une **origine** que nous avons reçue sans l'interroger. Puisque le monde est en fait une construction symbolique, alors, nous dit Socrate, construisons le tous ensemble en apprenant l'art de la construction symbolique, l'art du raisonnement. En ce sens on peut dire de Socrate qu'il est le père de la **science**, comme effort de connaissance.

Socrate a dû subir les foudres de sa Cité, il a été accusé, jugé, et condamné à mort pour avoir voulu pervertir la jeunesse et remettre en cause les Dieux. Est-ce injuste ? La question se pose, bien entendu, mais du point de vue des Athéniens, il n'était pas acceptable que cet homme mette en question et donc **relativise** ce qui pour eux relevait de l'**absolu**.

C) la liberté humaine

Contingence / possibilité / nécessité
acte / puissance

La **nature** d'un être, nous dit Aristote, c'est ce qu'il est essentiellement, et le mouvement vital de cet être le pousse de l'intérieur à se développer, à actualiser cette essence qu'il contient en lui. Ainsi le grain de letchi n'est un pied de letchi qu'en **puissance**, et au fur à mesure qu'il croît, que ses racelles deviennent des racines, que son tronc se fortifie et monte à l'assaut du ciel, il

actualise cette puissance. Mais ce mouvement interne, cette nature est chez l'animal soumis à une très puissante nécessité. La nécessité domine la vie du lion ou de l'antilope, parce que leur être est prédéfini dans une nature qui s'impose à eux.

Quelle différence chez l'être humain ! Certes, notre corps, lui aussi est soumis à la même nécessité naturelle. La couleur de mes yeux, le fonctionnement de mes organes, toute la croissance de mon corps depuis l'état foetal jusqu'à la vie adulte est puissamment dominé par la nécessité. Mais l'être de l'homme ne se limite pas à cette dimension biologique. Nous sommes aussi esprit, conscience symbolique, et sur ce plan, nous ne sommes plus soumis à la nécessité mais ouverts au champ des possibles, parce que notre développement symbolique dépend de choix humains, il est donc **contingent**.

La nature a voulu que l'homme tire entièrement de lui-même tout ce qui dépasse l'agencement mécanique de son existence animale, et qu'il ne participe à aucune félicité ou perfection que celle qu'il s'est créée, indépendamment de l'instinct, par sa propre raison »

Kant, Idée d'une histoire universelle

On peut donc dire que par nature l'être humain est confronté à l'idée de la **liberté**. La **liberté humaine** apparaît comme la capacité à assumer notre nature non pas seulement d'animal doué de conscience symbolique, mais d'animal **doué de** raison, capable de se déterminer par lui-même à penser et à choisir.

Espèce / Individu / singularité

Nous pouvons récapituler tout cela dans les mots de **Spinoza** :

« Tout être s'efforce, autant qu'il est en son être, de persévérer dans son être ».

Mais alors que l'effort de l'animal est engagé dans une direction nécessaire, à laquelle il ne peut déroger parce que son être individuel est fixé par la nature de son espèce, l'être humain, lui, est confronté à son être comme à une question, un vide, qu'il doit remplir par l'exercice de sa pensée et sa faculté de choisir. L'être humain, seul, est voué à la **singularité**.

3./ la République, le lieu d'actualisation de la nature rationnelle de l'être humain

A) L'homme est un animal politique

1- qu'est-ce que la politique ?

[TXT Aristote - nature politique de l'être humain](#)

Nous avons vu dans les deux premières parties que la liberté humaine c'est notre capacité, mais aussi notre responsabilité de devoir définir par nous même nos valeurs. L'être de l'homme n'est plus simplement naturel car c'est à nous que revient d'identifier ce qui est juste et ce qui est injuste, l'humain et l'inhumain, le permis et le défendu, le bien et le mal. Autrement dit, le chemin, pour nous, n'est pas tracé, la direction n'est pas inscrite. Voilà notre grand pouvoir.

2- il est où le bonheur, il est où ?

Tableau récapitulatif, acte et puissance,

dans lequel on intègre les 3 questions de Kant

La politique, c'est tout simplement le champ dans lequel s'exerce ce pouvoir de détermination de la bonne voie. La vie politique, c'est cette dimension de la vie sociale dans laquelle les hommes doivent définir ensemble les **principes** et les **fins** de notre action.

Cause / fin

La causalité est enchaînement nécessaire de causes et d'effets, par lequel le passé détermine l'avenir. Or la liberté humaine est capacité de se déterminer en choisissant des **fins**, des **buts** à poursuivre. Le futur devient donc l'objet d'un choix. C'est là toute la différence entre vie sociale et vie politique. Chez les autres animaux sociaux, la finalité est fixée par la nature alors que chez l'être humain la finalité doit être l'objet d'une élaboration et d'un choix.

2- la recherche commune du bonheur

TXT : Aristote, Politiques

Hannah Arendt, La crise de la culture

Thucydide, Discours de Périclès

Le bonheur, définition

la bonne heure

la satisfaction complète et durable par opposition au simple plaisir.

En ce sens l'être humain est un être de **devoir**, car comme le sens de notre vie n'est pas fixé de toute nécessité par la nature, comme nous sommes ouverts au champ des possibles, nous sommes confrontés à la question « *que dois-je faire ?* ». si la vie humaine est difficile à vivre, si elle passe par des **crises**, c'est parce que l'être humain n'est pas conduit par la bride par sa nature. Tout être humain est parcouru par trois grandes questions que l'on peut rapprocher de l'idée du passage de l'acte à la puissance.

Ce que je suis en puissance : ma nature, devient chez l'homme une question : « *qui suis-je ?* »

Mon effort pour m'actualiser, me réaliser, devient chez l'homme une question : « *que dois-je faire ?* »

Mon actualisation finale elle même est une question : « *que m'est-il permis d'espérer ?* ».

La vie politique selon Aristote consiste à devoir établir par la réflexion commune, le dialogue, le débat public, les moyens et des fins de notre réalisation. C'est le sens de l'idée de

République. Une république est un Etat gouverné par des lois qui sont instituées par les humains pour permettre au mieux leur réalisation. L'idée de **République** repose donc sur le principe fondamental de la reconnaissance des sujets de droits, ou reconnaissance des égaux. Une république est une société organisée par des lois instituées et obéissant à un principe d'égalité de tous devant la loi, parce que chacun est reconnu comme sujet de droit.

PHILIA= accès de tous au débat public, reconnaissance de l'intersubjectivité et de notre valeur mutuelle.

Les finalités communes doivent être l'objet d'une délibération publique et d'un choix commun.

B) l'envers de la République

À l'occasion de cette sous-partie nous avons présenté la **méthode de l'explication de texte** (cliquez pour être renvoyé à l'exercice) en étudiant un texte de Tocqueville :

Je veux imaginer sous quels traits nouveaux le despotisme pourrait se produire dans le monde: je vois une foule innombrable d'hommes semblables et égaux qui tournent sans repos sur eux-mêmes pour se procurer de petits et vulgaires plaisirs, dont ils emplissent leur âme. Chacun d'eux, retiré à l'écart, est comme étranger à la destinée de tous les autres: ses enfants et ses amis particuliers forment pour lui toute l'espèce humaine; quant au demeurant de ses concitoyens, il est à côté d'eux, mais il ne les voit pas; il les touche et ne les sent point; il n'existe qu'en lui-même et pour lui seul, et s'il lui reste encore une famille, on peut dire du moins qu'il n'a plus de patrie.

Au-dessus de ceux-la s'élève un pouvoir immense et tutélaire, qui se charge seul d'assurer leur jouissance et de veiller sur leur sort. Il est absolu, détaillé, régulier, prévoyant et doux. Il ressemblerait à la puissance paternelle si, comme elle, il avait pour objet de préparer les hommes à l'âge viril; mais il ne cherche, au contraire, qu'à les fixer irrévocablement dans l'enfance; il aime que les citoyens se réjouissent, pourvu qu'ils ne songent qu'à se réjouir. Il travaille volontiers à leur bonheur; mais il veut en être l'unique agent et le seul arbitre; il pourvoit à leur sécurité, prévoit et assure leurs besoins, facilite leurs plaisirs, conduit leurs principales affaires, dirige leur industrie, règle leurs successions, divise leurs héritages; que ne peut-il leur ôter entièrement le trouble de penser et la peine de vivre?

Alexis de Tocqueville, De la démocratie en Amérique

1- l'individu replié sur sa sphère privée

TXT - Spinoza, Traité Théologico-politique

le tout petit passage du texte de Spinoza, très problématique : *« je ne parle pas des avarés, des flatteurs, et autres gens sans énergie qui font consister tout leur bonheur à contempler leur coffre-fort et à remplir leur estomac. »*

2- l'État niant la nature pensante de l'être humain

TXT Georges Orwell – 1984 (appendice)

Etat : institution qui, à l'intérieur d'un territoire donné, impose des lois communes en se fondant sur son monopole de la violence physique légitime.

Tant que cet état est fondé, dans son fonctionnement, sur le débat public, on est en république. À partir du moment où l'État dicte la loi sans cette consultation = dictature,

qui peut aller jusqu'à vouloir contrôler non pas seulement les corps, mais les processus mentaux des individus, dictature totalitaire. (**idéologie**)

C) l'enjeu républicain

[TXT Aristote importance de la délibération publique](#)

cet enjeu est simple, il a été défini par Spinoza : permettre à l'être humain en particulier et à l'humanité en général, de persévérer dans son être. Dans les termes d'Aristote : créer une communauté d'amitié qui permette à l'être humain de s'actualiser.

Autrement dit vous vivez à l'intérieur d'une société, et d'un Etat qui pose en principe la liberté de l'être humain en tant qu'être pensant. (retour sur « *je suis Charlie* ») et l'enseignement de la philosophie en terminale n'est pas seulement là pour vous permettre de penser ce que vous voulez, mais pour vous amener à prendre conscience que cette liberté de conscience est constitutive de l'être humain et qu'elle est le socle le plus fondamentale d'une société authentiquement humaine.

Objectivité / subjectivité / intersubjectivité

Vous êtes ainsi trois fois initiés à votre humanité :

- en étant invité à vous tourner vers votre intériorité, pour vous demander : qui suis-je ? = c'est la prise de conscience de votre **subjectivité**
- en étant invité à vous tourner vers la réalité, pour vous demander : que puis-je connaître ? = c'est la prise de conscience de votre aptitude, limitée mais essentielle, à l'**objectivité**
- en étant invité à vous tourner vers vos semblables, dont l'intériorité se dérobe à vous, pour les reconnaître comme des **alter ego** = c'est la prise de conscience de la troisième grande dimension de votre esprit, non pas seulement subjectif, non pas seulement objectif, mais aussi **intersubjectif**.

En prenant cette triple conscience, conscience de soi, conscience du réel, conscience de la communauté que vous formez avec les autres humains, vous devenez à votre tour l'un des innombrables piliers de l'idée républicaine.

liste des textes étudiés dans le cours

Descartes : les animaux parlent-ils ?

Enfin il n'y a aucune de nos actions extérieures, qui puisse assurer ceux qui les examinent, que notre corps n'est pas seulement une machine qui se remue de soi-même, mais qu'il y a aussi en lui une âme qui a des pensées excepté les paroles, ou autres signes faits à propos des sujets qui se présentent, sans se rapporter à aucune passion. Je dis les paroles ou autres signes, parce que les muets se servent de signes en même façon que nous de la voix ; et que ces signes soient à propos, pour exclure le parler des perroquets, sans exclure celui des fous, qui ne laisse pas d'être à propos des sujets qui se présentent, bien qu'il ne suive pas la raison ; et j'ajoute que ces paroles ou signes ne se doivent rapporter à aucune passion, pour exclure non seulement les cris de joie ou de tristesse, et semblables, mais aussi tout ce qui peut être enseigné par artifice aux animaux ; car si on apprend à une pie à dire bonjour à sa maîtresse, lorsqu'elle la voit arriver, ce ne peut être qu'en faisant que la prolongation de cette parole devienne le mouvement de quelqu'une de ses passions ; à savoir, ce sera un mouvement de l'espérance qu'elle a de manger, si l'on a toujours accoutumé de lui donner quelque friandise, lorsqu'elle l'a dit ; et ainsi toutes les choses qu'on fait faire aux chiens, aux chevaux et aux singes, ne sont que des mouvements de leur crainte, de leur espérance, ou de leur joie, en sorte qu'ils les peuvent faire sans aucunes pensées. Or il est, ce me semble, fort remarquable que la parole, étant ainsi définie, ne convient qu'à l'homme seul. Car, bien que Montaigne et Charron aient dit qu'il y a plus de différence d'homme à homme, que d'homme à bête, il ne s'est toutefois jamais trouvé aucune bête si parfaite, qu'elle ait usé de quelques signes, pour faire entendre à d'autres animaux quelque chose qui n'eût point de rapport à ses passions ; et il n'y a point d'homme si imparfait, qu'il n'en use ; en sorte que ceux qui sont sourds et muets, inventent des signes particuliers, par lesquels ils expriment leurs pensées. Ce qui me semble un très fort argument pour prouver que ce qui fait que les bêtes ne parlent point comme nous, est qu'elles n'ont aucune pensée, et non point que les organes leur manquent. Et on ne peut dire qu'elles parlent entre elles, mais que nous ne les entendons pas ; car, comme les chiens et quelques autres animaux nous expriment leurs passions, ils nous exprimeraient aussi bien leurs pensées, s'ils en avaient.

Descartes, Lettre au Marquis de Newcastle du 23 novembre 1646.

De Waal : les capacités cognitives des grands singes

Katie (la scientifique qui a fait cette expérience) a retiré deux de nos chimpanzés de leur enclos extérieur et les a gardés temporairement à l'intérieur d'un bâtiment. Reinette, qui était de rang inférieur, pouvait regarder l'enclos par une petite fenêtre, mais Georgia, de rang supérieur, n'en avait pas la possibilité. Katie alla cacher deux aliments : une banane entière et un concombre entier. Devinez ce que les chimpanzés préfèrent ! Elle dissimulait la nourriture sous un pneu, dans un trou du sol, dans de hautes herbes, derrière un poteau d'escalade ou ailleurs, et, de l'intérieur du bâtiment, Reinette pouvait suivre tous ses mouvements sans que Georgia n'en sache rien. Puis nous avons relâché les deux chimpanzés au même moment. Georgia avait compris que nous avions caché des aliments, mais elle ne savait pas où. Elle a alors pris le parti de regarder attentivement Reinette, qui marchait aussi nonchalamment que possible tout en rapprochant le plus Georgia du concombre caché. Pendant que Georgia creusait avec ardeur pour déterrer le légume, Reinette couru vers la banane. Toutefois, plus nous répétâmes l'expérience, plus Georgia sût déceler les ruses de sa comparse.

Katie en a conclu que les chimpanzés de haut rang exploitent le savoir des autres en étant très attentifs à la direction de leur regard, en regardant où ils regardent. Leurs partenaires inférieurs, en revanche, font de leur mieux pour dissimuler ce qu'ils savent en ne posant pas les yeux où ils ne veulent pas que l'autre aille. Les deux chimpanzés semblent parfaitement conscients que l'un possède des connaissances qui font défaut à l'autre.

F de Waal : la spécificité de l'humain c'est que nous sommes doués de la parole.

Vous m'entendrez rarement dire ce genre de chose, mais je considère que nous sommes la seule espèce linguistique. En dehors de notre espèce, pour être honnête, il n'y a aucune preuve de communication symbolique aussi riche et multi-fonctionnelle que la notre. C'est peut être notre propre puits sans fond, ce pour quoi, par rapport aux autres espèces animales, nous sommes particulièrement doués. D'autres espèces sont capables de communiquer leurs processus intérieurs, leurs émotions et leurs intentions, ou de coordonner des actions et des plans au moyen de signaux non verbaux, mais leur communication n'est ni symbolique ni infiniment flexible comme le langage. Et, d'abord, elle reste presque entièrement dans l'ici et maintenant. Un chimpanzé peut détecter les émotions d'un autre dans une situation précise qui est ne cours, mais il ne peut pas communiquer la moindre information sur des événements décalés dans l'espace et dans le temps. Si j'ai un oeil au beurre noir, je peux vous expliquer qu'hier je suis allé dans un bar où il y avait des gens qui avaient trop bu, etc... Un chimpanzé n'a aucun moyen, après coup, d'expliquer comment il a été blessé. Si son agresseur passe par là et qu'il lui hurle dessus, les autres seront sans doute capables de *déduire* le lien entre son comportement et sa blessure – les grands singes sont assez intelligents pour comprendre les relations de cause à effet -, mais ce n'est possible qu'en la présence du rival. Si l'agresseur ne se montre jamais, le transfert d'information n'aura pas lieu.

De Waal, Sommes nous trop bêtes pour comprendre l'intelligence des animaux ? ([revenir au cours](#))

Benvéniste : la différence entre langage humain et communication animale

On voit la différence avec le langage humain, où, dans le dialogue, la référence à l'expérience objective et la réaction à la manifestation linguistique s'entremêlent librement et à l'infini. L'abeille ne construit pas de message à partir d'un autre message. Chacune de celles qui, alertées par la danse de la butineuse, sortent et vont se nourrir à l'endroit indiqué, reproduit quand elle rentre la même information, non d'après le message premier, mais d'après la réalité qu'elle vient de constater. Or le caractère du langage est de procurer un substitut de l'expérience apte à être transmis sans fin dans le temps et l'espace, ce qui est le propre de notre symbolisme et le fondement de la tradition linguistique.

Si nous considérons maintenant le contenu du message, il sera facile d'observer que chez l'animal il se rapporte toujours et seulement à une donnée, la nourriture, et que les seules variantes qu'il comporte sont relatives à des données spatiales. Le contraste est évident avec l'illimité des contenus du langage humain. (...)

Un dernier caractère de la communication des abeilles l'oppose fortement aux langues humaines. Le message des abeilles ne se laisse pas analyser. Nous n'y pouvons voir qu'un contenu global. (...) Au contraire dans le langage humain, chaque énoncé se ramène à des éléments qui se laissent combiner librement selon des règles définies, de sorte qu'un nombre assez réduit de morphèmes permet un nombre considérable de combinaisons d'où naît la variété du langage humain, qui est capable de tout dire.

Benvéniste, (linguiste français, XXème)

Castoriadis : la puissance instituante de la parole humaine

Toute société crée son propre monde, en créant précisément les significations qui lui sont spécifiques. (...) Le rôle de ces significations imaginaires sociales, leur fonction est triple. (1) Ce sont elles qui structurent les représentations du monde en général, sans lesquelles il ne peut y avoir d'être humain. Ces structures sont chaque fois spécifiques: notre monde n'est pas le monde grec ancien, et les arbres que nous voyons au-delà de ces fenêtres n'abritent pas chacun une nymphe, c'est simplement du bois, c'est cela la construction du monde moderne. (2) Deuxièmement, elles désignent les finalités de l'action, elles imposent ce qui est à faire et à ne pas faire, ce qui est bon à faire et ce qui n'est pas bon à

faire: il faut adorer Dieu ou bien il faut accumuler de la richesse. (3) Et, troisièmement, point sans doute le plus difficile à cerner, elles établissent les types d'affects caractéristiques d'une société. Ainsi, il y a visiblement un affect créé par le christianisme qui est la foi. (...) Il n'est plus tellement présent avec la déchristianisation des sociétés modernes. Et aujourd'hui il y a bel et bien des affects caractéristiques de la société capitaliste, telle cette inquiétude perpétuelle, cette soif du nouveau pour le nouveau et du plus pour le plus.

L'instauration de ces trois dimensions – représentations, finalités, affects – va de pair chaque fois avec leur concrétisation par toutes sortes d'institutions particulières, médiatrices – et bien entendu par le premier groupe qui entoure l'individu, la famille – puis toute une série de voisinages topologiquement inclus les uns dans les autres ou intersectés, les autres familles, le clan ou la tribu, la collectivité locale, la collectivité du travail, la nation, etc. Moyennant toutes ces formes, s'institue chaque fois un type d'individu particulier, c'est-à-dire un type anthropologique spécifique: le Florentin du XVe siècle n'est pas le Parisien du XXe, non pas en fonction de différences triviales, mais en fonction de tout ce qu'il est, pense, veut, aime ou déteste. Et en même temps s'établit toute une ruhe de rôles sociaux.

Mais parmi les significations instituées par chaque société, la plus importante est sans doute celle qui la concerne elle-même. Toutes les sociétés que nous avons connues ont eu une représentation de soi comme quelque chose: nous sommes le peuple élu, nous sommes les Grecs opposés aux barbares; nous sommes les enfants des pères fondateurs ou les sujets du Roi d'Angleterre. A cette représentation est indissociablement lié le fait de se vouloir comme société et comme cette société-là, et le fait de s'aimer comme société et comme cette société-là, c'est-à-dire un investissement à la fois de la collectivité concrète et des lois moyennant lesquelles cette collectivité est ce qu'elle est.

Cornélius Castoriadis, L'institution imaginaire de la société

Godelier : l'exemple de la culture des Baruyas

MYTHE D'ORIGINE DES BARUYA (peuple de Nouvelle Guinée étudié par Maurice Godelier)

Autrefois, tous les hommes vivaient dans un même lieu, un lieu situé près de la mer. Un jour, les hommes se sont séparés et notre ancêtre, l'ancêtre de notre lignage à nous les Kwarrandariar du clan Baruya, s'est élevé dans les airs et il a volé jusqu'à l'endroit où nous avons vécu ensuite, Bravégareubaramandeu.

Notre ancêtre, Djivaamakwé, a volé dans les airs le long d'une longue route rouge comme le feu. Cette route était comme un pont que les hommes-esprits avaient construit pour lui et pour les kwaimatnié que le Soleil avait donnés à notre ancêtre. Le Soleil est l'homme du milieu, qui voit tout et tous à la fois. Quand il a touché le sol, les hommes-esprits ont révélé à notre ancêtre le nom secret du Soleil. Il lui ont révélé aussi le nom de l'endroit et le nom qu'il lui faudrait donner aux hommes qu'il y trouverait : les Baruya. Baruya est le nom d'un insecte aux ailes rouge tachetées de noir que les membres du clan Baruya n'ont pas le droit de tuer. Ces ailes sont comme la route rouge qui a amené notre ancêtre à Bravégareubaramandeu.

Il y avait là ses hommes. Il leur a donné leur nom de clan. Puis il a institué les initiations masculines. Il a expliqué qu'un garçon devait devenir *viveumbawayé*, puis *kawetnié*, puis *tchouwanié*, etc, et il leur a donné à tous des tâches à faire, des rites à accomplir et leur a fait construire une *tsimia* (la maison des hommes). Alors il leur a déclaré : « *je suis, moi, le poteau central de cette maison, le tsimayé. Vous êtes sous moi. Je suis le premier et votre premier nom à tous ce sera le mien, Baruya.* »

MASCULIN ET FÉMININ (comment la parole traditionnelle organise la vie humaine)

Les initiations masculines et féminines sont les deux aspects complémentaires d'une pratique sociale qui institue et légitime la domination des hommes sur les femmes. Les hommes ont quelque chose – le sperme- que les femmes n'ont pas, qui est source de force et de vie, et qui fait des hommes les représentants, les piliers et les dirigeants légitimes de la société. Les femmes ont quelque chose que les hommes n'ont pas – le sang menstruel – qui menace la force des hommes et risque d'anéantir la supériorité masculine. Les femmes ont en outre un sexe qui s'ouvre et ouvre la voie aux puissances cosmiques hostiles aux humains. Il faut donc séparer les garçons des filles,

pour préserver, protéger et faire croître ce qui fait leur force et leur supériorité, et la force de la société.

Bref, les rapports hommes/femmes chez les Baruya se présentent sous la forme d'une opposition rigide et assez simple entre deux pôles dont l'un serait positif et l'autre négatif ; c'est pourquoi le premier aurait toutes les bonnes raisons de dominer l'autre, de le diriger et de le réprimer. A promouvoir et à exalter cette supériorité du pôle positif, seraient consacrés les dix années de l'initiation masculine. À consentir à leur subordination et à reconnaître explicitement leur infériorité seraient destinés les quelques rituels des initiations féminines.

Tout cela correspond probablement à la vision qu'ont de ces choses garçons et filles dans les premiers moments de leur initiation. Après tout, leur langue elle-même ne vient-elle pas témoigner de ces évidences ? En baruya, un gibier, par exemple, une fois mort, devient féminin. Le masculin désigne donc le mouvement, la vie, la force, et le féminin leurs contraires. La femme, le féminin, connotent la faiblesse physique, la passivité, l'ignorance, le manque d'intelligence, sources essentielles de désordre dans la vie sociale.

Maurice Godelier, la production des Grands Hommes

Aristote : la nature politique de l'être humain

Mais, que l'homme soit un animal politique à un plus haut degré qu'une abeille quelconque, ou tout autre animal vivant à l'état grégaire, cela est évident. La nature en effet, selon nous, ne fait rien en vain ; et l'homme, seul de tous les animaux, possède la parole. Or, tandis que la voix ne sert qu'à indiquer la joie et la peine, et appartient pour cette raison aux autres animaux également (car leur nature va jusqu'à éprouver les sensations de plaisir et de douleur, et à se les signifier les uns aux autres), le discours sert à exprimer l'utile et le nuisible, et, par suite aussi, le juste et l'injuste : car c'est le caractère propre de l'homme par rapport aux autres animaux, d'être le seul à avoir le sentiment du bien et du mal, du juste et de l'injuste, et des autres notions morales, et c'est la communauté de ces sentiments qui engendre famille et cité.

Aristote, Politiques, livre 1

Aristote : l'importance de la discussion publique dans l'élaboration et l'évaluation des lois

Sur quoi les hommes libres, c'est-à-dire la masse des citoyens — tous ceux qui ne sont ni riches ni pourvus d'aucun titre à aucune excellence — doivent-ils être souverains ? D'un côté, en effet, les admettre aux plus hautes magistratures n'est pas sans péril, du fait que leur injustice et leur déraison leur feront commettre, l'une des actes injustes, l'autre des erreurs. Mais, d'un autre côté, ne leur concéder aucune part du pouvoir est redoutable : quand beaucoup de ses membres sont privés des honneurs publics et misérables, il est inévitable qu'une cité soit remplie d'ennemis. Il reste donc à faire participer ces gens-là aux fonctions délibérative et judiciaire.

Voilà aussi pourquoi Solon et certains autres législateurs leur assignent la désignation aux magistratures et la vérification des comptes des magistrats, mais ils ne les laissent pas gouverner individuellement. En effet, quand ils sont tous réunis, ils possèdent une juste perception des choses, et mélangés aux meilleurs ils sont utiles aux cités, comme un aliment impur mélangé à un aliment pur rend le tout plus profitable qu'une trop petite quantité d'aliment pur. Par contre, pris individuellement, chacun a un jugement imparfait.

Pourtant une telle disposition constitutionnelle comporte une première difficulté qui est qu'il semblerait que (...) choisir correctement est affaire de spécialiste, par exemple choisir un géomètre est affaire de géomètres, un pilote de pilotes. Si, en effet, dans certains domaines et certains arts il y a aussi des profanes qui partagent la compétence des spécialistes, ils ne les dépassent pas. De sorte que selon ce raisonnement il ne faudrait donner à la masse la souveraineté ni sur le choix des magistrats ni sur la vérification des comptes.

Mais peut-être tous ces arguments ne sont-ils pas avancés à bon droit du fait même du raisonnement invoqué ci-dessus : pour autant que la masse considérée ne soit pas trop servile, certes chacun y sera plus mauvais juge que les spécialistes, mais tous ses membres réunis seront meilleurs

juges qu'eux soit ne seront pas plus mauvais. De plus, dans certains domaines, le fabricant ne saurait être ni le seul ni le meilleur juge, dans la mesure où ceux qui ne sont pas des techniciens ont aussi à connaître des produits : connaître d'une maison, par exemple, ce n'est pas seulement le fait de celui qui la construit, mais celui qui s'en sert en juge mieux que lui, et celui qui s'en sert c'est le chef de famille ; de même en est-il du pilote par rapport au charpentier, pour le gouvernail, et dans le cas du festin c'est le convive et non le cuisinier qui jugera le mieux. Il semblerait donc que cette difficulté trouve ainsi facilement une solution adéquate.

Aristote, Les Politiques